

Sale merde

Tu ne peux plus respirer, tu étouffes, tes yeux chavirent sous tes paupières. Le couteau t'a violée. Bilan? Comme du beurre, il a répandu la saleté plus loin, plus vite. En quelques semaines à peine, la cochonnerie de mal t'a rongée du dedans. À travers ta peau moite, je vois les moignons noircis, comme des amygdales tordues, ces lobes thyroïdiens qu'on avait brûlés. C'est eux, les meurtriers. À ton insu, ils ont décidé de te faire payer leur souffrance, te faire payer *in spades*, les pelles du fossoyeur, celles qui attendent déjà derrière la porte.

À peine quelques semaines. C'est trop court, c'est trop soudain, c'est trop bête, c'est révoltant de ne pouvoir rien faire. 16 532 km d'ici à Plaisance, c'est trop loin. Et même si j'étais à ton chevet, je ne pourrais rien faire. Tu ne me vois pas, à deux pas à 16 532 km; tu es toute tournée vers *lui*, vers le dedans de pourriture.

Ça ressemble à quoi exactement? Pas sur la radio, ça je n'en ai que foutre. Non, à l'intérieur, dans la chair, dans les lymphes, les ganglions, les nodules. Des verrues toutes pleines, ravies de se gorger de toi? Des pans de chair déchirée, noire, blanche comme l'aphte? Que ressens-tu à part la douleur, la peur, la révolte? As-tu encore la force de ressentir ou dois-tu t'abandonner aux à-pics de souffrance, sur la crête de la douleur?

Qu'est-ce que je te dis, moi? Que veux-tu entendre? Les heures passées à rire? Non, c'est du passé ça, le verbe même me le signale. Toute ton énergie toi se concentre ailleurs. Où? Peut-être que tes parents te tiennent la main, que ton frère, visage défoncé, et que l'autre, entouré de bandages, te parlent mieux que nous. Tu es déjà plus près d'eux, tu comprends leur langage et rejettes le nôtre. Les prières, les souvenirs, les propos rassurants, les larmes que tu devines dans la voix, tu

as marre de tout ça – ils outrepassent ton monde fermé: douleur, peine, merde, quelle pourriture me dévore.

Ferme-toi, éloigne-toi, on te laisse tranquille. Concentre-toi sur ta respiration, pas de grandes inspirations, elles font plus mal, elles fatiguent. Juste le minimum, à peine pour soulever le drap, juste de quoi respirer une autre fois. Pour quoi au fait? Pour qui? Respirer encore une fois, à quoi ça sert, sauf à prolonger la douleur?

Pendant mon monologue loin de tes oreilles, tu continues à lutter. Une lutte bien inégale. Le cancer lui il rit, je l'entends alors même qu'il contrôle tes chairs pourrissantes. En quelques semaines à peine. Ta fossette ne se creuse plus, ce sont les yeux qui se creusent, qui regardent sans voir, du fond d'une caverne de douleur.

À quoi ça sert de trimer, de monter à cheval, de rire cheveux aux vents, de sillonner l'île pour te partager entre ton trop-plein d'amis... et puis un beau jour, de te replier, de tourner le dos et de te fondre en dedans de toi? Pour aller au purgatoire parce que tu as raté la messe un dimanche, que tu as mal aimé, trop aimé, que tu as joui d'une enfance dorée? Tu n'as pas besoin de purgatoire. Tu es en enfer. Un enfer de hurlements dans tes os, de meurtrissures, de faiblesse, d'impuissance. Un enfer de solitude, de frayeur, de rage. Rage de vivre? Pas de purgatoire, direct au ciel après cet enfer.

Le catéchisme nous disait que Dieu ne nous envoie jamais plus de douleur ou de peine qu'on ne peut supporter. Alors tu supportes, tu subis. Tu n'as pas le choix de toutes façons, ton corps ne t'obéit plus. Tes jambes musclées ne serreront plus les côtes de ta monture, elles pèsent, pèsent comme une gangrène inutile. Ton corps ne te répond plus. Il a pris ta parole, il t'a tue, il t'a tuée. Juste le minimum, à peine pour soulever le drap, juste de quoi respirer encore une autre fois. Pour se moquer encore de toi, te faire payer jusqu'à la dernière goutte cette radiation.

Il a dû avancer à pas feutrés pendant des mois, et puis attaquer de toutes parts en même temps, se dédoubler comme un diable pour mieux avancer, attaquer de vingt puis quarante puis mille points. Mille points de douleur qui se

déchaînent, te coupent la respiration, te torturent sans que tu saches pourquoi. Tu as la force de penser? de revoir des images de joie, de soleil, de la mer de la Pointe que tu aimes tant? ou alors il a volé ça aussi ce salaud? Ça aussi il a sali de ses pattes dégueulasses, ça aussi il a griffé en lambeaux, ça aussi il a arraché de ta tête toute pleine de lui, ce vilain crabe qu'on ne peut même pas manger.

Ton corps hurle, tourmenté, torturé. Tu n'as plus la force de te cabrer. À quoi servent tes mains, tes yeux, ton sexe? Aucun bruit. Seul le drap se soulève à peine. L'odeur médicamenteuse me brûle les tripes. Le drip-drip de la morphine sonne l'éternité. À quelle minute vas-tu décider que ça suffit, zut après tout, je n'ai pas besoin de te supporter, de te nourrir, de te faire rire de plaisir? Quand vas-tu décider que cette inspiration, c'est la dernière, morphine ou pas, pleurs ou pas? Vais-je le savoir ici à 16 532 km? Vont-ils le sentir à deux pas?

Qu'est-ce qu'on peut te dire que tu comprendrais? Même pas que tu vas laisser un vide, ce n'est pas juste de te donner des remords maintenant. Même pas que tu es la sœur que je n'ai pas eue, tu en as deux déjà pour qui tu essaies de respirer une fois de plus, deux fois. Même pas que j'arrive dans quelques mois, cette lettre-là, elle arrivera trop tard. Et moi, j'arriverai pour voir une tombe fermée, fleurs depuis longtemps fanées sur une fossette rieuse. Même pas de respirer encore une fois, si ça fait si mal, si tu en as marre, laisse-toi aller, je comprends. Je comprends. Je pleure déjà.

Eileen Lohka